Document généré le 25 avr. 2024 05:37

Liberté

Un cinéaste à la recherche d'un film

Léonard Forest

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60620ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Forest, L. (1967). Un cinéaste à la recherche d'un film. *Liberté*, *9*(1), 69–70.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

un cinéaste à la recherche d'un film

Il est aussi difficile de parler d'un film qui se fait que de parler d'un homme qui se fait. Il est aussi injuste de parler d'un film qui se fait que de parler d'un amour qui se fait et qui ne cesse de se découvrir et de se chanter.

Un film est une aventure qu'on accepte de vivre, une question que l'on se pose, un rêve que l'on vérifie.

C'est pourquoi il est impossible de répondre à la question : qu'essayez-vous de dire dans ce film que vous faites ? La réponse est dans le film. La réponse n'est pas connue d'avance.

Faire un film, ce n'est pas faire la cueillette d'images connues d'avance. C'est laisser venir à soi des images avec lesquelles on accepte d'avance le dialogue. Le cinéaste ne dit pas aux images quoi faire. Les images s'annoncent et se définissent d'elles-mêmes, en fonction de l'accueil du cinéaste. Les images ne disent pas au cinéaste quoi faire. Elles entrent en dialogue avec le cinéaste, et ce dialogue est ce qu'on appelle un film.

Faire un film, se mettre en état de faire un film, c'est se mettre en état de disponibilité vis-à-vis un certain monde. Faire un film, ce n'est pas recouvrir un certain monde d'images. C'est d'être attentif à un certain monde qui voudrait bien nous proposer de lui-même des images que nous *entendrons* selon notre entendement, que nous *comprendrons* selon le degré de notre attention et de notre amitié.

Le cinéaste croit à la découverte du monde par l'amitié.

On dit "prise de vues". Il s'agit d'une prise de possession. Mais dans les deux sens. Si le cinéaste prend possession d'un monde, lui-même doit aussi être possédé par ce monde.

Un film, quand réellement il se produit, c'est cette chose innommable, faite de lumière et de chaleur, qui résulte d'une prise de contact entre tel ordre de réalité et tel cinéaste.

Faire un film, c'est un peu se faire soi-même ; c'est refaire une part de soi-même, en dialectique serrée avec une part de monde qui nous sollicite et nous trouble. Un film, c'est une revision de soi-même à partir d'un dialogue avec le monde.

Faire un film, c'est se mettre en état de recevoir des images, de les confronter à elles-mêmes et à soi, et de les accueillir ou de les refuser selon les règles secrètes d'un dialogue devenu nécessaire et inévitable.

Oui, *refuser* des images. Car c'est cela aussi faire un film, et c'en est souvent l'aspect le plus difficile. C'est une façon de refuser le mensonge. C'est dire non à cette image qui ne veut rien dire. C'est écarter cette image si évidente, si facile qu'elle *ment*. Car le monde de la réalité, le monde qui s'offre d'emblée à la caméra est rempli d'images qui ne disent rien sur elles-mêmes, qui n'avouent rien d'autre que leurs propres surfaces trop obvies, et donc mensongères. Faire un film, c'est fuir le mensonge.

Un film, c'est une recherche, une inquiétude. On part avec des questions, une interrogation, une appréhension, et l'on ne trouve vraiment les réponses qu'à mesure que le film se fait. Les réponses se font à mesure que le film se fait. Et même si l'on ne trouve pas de réponses, c'est quand même le film qui se fait. Un film n'est pas une réponse. Un film n'est qu'une certaine façon de poser des questions.

C'est comme le poète qui part avec la seule intuition d'une chose à dire, et qui ne découvre son propre poème qu'à mesure que les mots viennent et s'imposent et s'appellent les uns les autres. Le poète ne connaît son poème que lorsqu'il est écrit. Il en est de même du cinéma, sauf qu'il est fait d'images pour ainsi dire charnelles, tout trempées de matérialité. Et que ces images doivent avoir consistance de lieux et d'hommes. Tout image (photographique) est une chose terriblement particulière et spécifique. Toute image est le calque précis de tel lieu ou de telle personne dans tel lieu. L'image n'est pas un symbole de la chose. L'image *est* la chose.

Le cinéaste qui fuirait la particularité, la spécificité des lieux et des hommes, au nom d'une abstraite idée à poursuivre, celui-là fuirait la substance même de son discours. Car son discours n'est rien en soi s'il n'est pas un monde qui se fait et qui s'exprime. Donc, parfois, s'il trouve la patience et le tact de faire s'exprimer personnes et paysages, dans toute leur vérité immédiate, sans se hâter de juger, de classer, de corriger, alors parfois il rejoindra, en un même mouvement, la réalité vivante du monde où il a plongé et l'espèce d'explication lyrique de ce monde annoncée par sa propre intuition. C'est alors que la somme des images réelles et précises trouvera une signification dépassant la réalité et la précision des images individuelles. Les images se seront retrouvées pour former un monde ayant vie et mouvement et sens.

C'est ce qu'on nommera un film.

LÉONARD FOREST